

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 22

Artikel: Manoeuvres dans la neige
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Manoeuvres dans la neige

Le combat hivernal

Il fut un temps où les armées prenaient leurs quartiers d'hiver et limitaient leur activité militaire pendant la mauvaise saison. Cette époque est définitivement révolue. Les moyens techniques actuels permettent à une armée de poursuivre son action. Si les intempéries ralentissent quelque peu l'activité aérienne, les opérations terrestres continuent.

Il y a un an à peine, les Finlandais mettaient au point une tactique hivernale audacieuse et passaient à l'offensive dans des conditions atmosphériques inouïes. En Albanie, communiqués italiens et grecs mentionnent journellement les grosses difficultés, dues à la neige et à la température, auxquelles se heurtent leurs troupes.

Les questions d'ordre stratégique mises à part, l'hiver pose une série de problèmes: le ravitaillement, l'état et le fonctionnement des armes, les moyens de locomotion, l'équipement, le service des transmissions, l'adaptation du combattant aux rigueurs de la saison, doivent être minutieusement examinés.

Dès le début de la mobilisation le Commandement de l'Armée s'est préoccupé de la formation hivernale de nos troupes. Les cours alpins, l'entraînement intensif de nos skieurs, leurs brillantes performances, témoignent du succès de leur préparation. A leur tour, les troupes de plaine ont montré le degré de leur instruction et leur capacité de résistance au froid et à la neige.

Dernièrement, en présence du Général Guisan, des unités d'une division: infanterie, artillerie, sapeurs, cyclistes et détachements des transmissions ont exécuté, dans une région particulièrement accidentée de notre pays, un exercice adapté à notre situation stratégique et à la saison.

Il s'agissait pour les défenseurs de contenir momentanément, dans un terrain boisé et valonné, un adversaire puissant. Cet arrêt permettait au gros de Bleu d'occuper, en arrière, des positions stratégiques et de s'y fortifier.

Nombreuses actions locales, engagements de patrouilles de chasse et de groupes de combat, mobilité des éléments de contact caractériseront avant tout ces manoeuvres.

Patrouilles et mouvements

Dans la nuit encore, cinglées par le vent et les rafales, les patrouilles ont pris le départ. Une brume compacte les avale et rend leur mission ardue. Il faut à tout prix renseigner le commandement, établir le contact avec l'adversaire, apprécier la composition de ses forces et, si possible, ses intentions. La neige est mauvaise, les chutes nombreuses, l'orientation difficile. Mais les patrouilleurs sont de rudes gaillards, débrouillards et qui connaissent leur métier; la neige est leur allié, elle va faciliter leur mission dans les lignes ennemies et permettre de fructueux coups de main. Et puis le temps presse, à l'arrière on attend le renseignement.

Alarmés les détachements bleus gagnent leurs positions. Sapeurs qui vont opérer des destructions, compagnies précédées d'un canon anti-chars, batteries, colonnes de train aux conducteurs emmitoufflés dans des couvertures; le vent violent siffle sous les casques, gèle barbes et moustaches, fait osciller les corps. Parfois aux carrefours un jet de lumière: un homme de liaison aiguille les troupes.

Chez Rouge règne une intense activité; dans les villages, groupes de combat et sections attendent les or-

dres. F.M. et Mitr. sont chargés à dos d'homme. Sous un auvent surgit la tourelle menaçante d'un char d'assaut. Endormi encore, un habitant met le nez dehors... et bien vite retourne à sa couche. A l'entrée du no-mans-land guetteurs et postes de sentinelles tendent l'oreille. Une surprise est possible, à tout instant une équipe volante adverse peut se glisser jusqu'au village. Une silhouette, le bruit distinctif d'un ski sur la route: c'est un patrouilleur qui rentre avec son premier rapport.

Le bouchon

Bleu commande deux passages obligatoires en pleine forêt, séparés par un vaste mamelon. L'un se présente comme le goulot d'une bouteille, reserré entre une paroi de rochers et les premiers escarpements du mamelon. Derrière s'étale un marais semé de petites bosses, de taillis de buissons. C'est là que les défenseurs établissent un «bouchon» constitué par l'échelonnement de puissants moyens de feu.

Des rouleaux de fils de fer, des barrages, des destructions prêtes à fonctionner, barrent routes et chemins. L'adversaire qui s'y engagera sera pris dans une souricière, plus moyen de reculer.

On ne voit rien et pourtant la forêt est truquée. Il faut tomber sur les sentinelles ou lever le nez sur un guetteur posté sur un arbre. A peine distingue-t-on l'éclat métallique d'un F.M. ou d'une Mitr. en position derrière un tronc. Des canons d'infanterie, sur roues, obus engagé dans le tube, sont prêts à bondir à la lisière avec leur équipe et à ouvrir le feu sur un char. Plus en arrière, une cabane de bûcherons a été transformée en fortin, habilement camouflée, elle est prête à faire feu de toutes parts. Bobines au dos, perches en main les téléphonistes déroulent leurs lignes et établissent la liaison avec le P.C. Continuellement des patrouilles fouillent et drainent la forêt. Le froid est vif, les sentinelles se relaient, il faut éviter l'engourdissement. Et puis il y a toujours cette maudite brume qui peut réserver de désagréables surprises.

L'action

Soudain un F.M. égrène son premier chargeur faisant fuir un couple de chevreuils qui passe en trombe. Un deuxième lui fait presque instantanément écho. Puis les rafales se succèdent. L'intention de l'adversaire se dessine. Profitant de l'écran de neige il veut foncer sur le mamelon et pousser de forts éléments dans la forêt, ensuite il prendra de flanc les deux passages. Des ombres glissent happées par la lisière: ce sont les premières patrouilles à ski de Rouge qui s'infiltrèrent dans le bois. Derrière suivent les groupes de combat; les hommes portent les pièces complètement montées, la bande de cartouches engagée dans le canon; au pas de course ils prennent position et ouvrent le feu.

Mais la guerre actuelle a changé les conceptions de la défense. Elle n'est plus passive, plus immobile derrière une «ligne». Elle réagit, contre-attaque, passe à l'offensive. Ses patrouilles de chasse, ses détachements détruisent et cernent les groupes de l'ennemi. En pleine forêt c'est une multitude d'actions courtes et directes, une série d'embuscades, de pièges, de guet-apens, une lutte dure et cruelle où chaque adversaire multiplie ruse et astuce.

Rouge désorienté, manquant de liaison, ses reconnaissances anéanties ou perdues, reflue sur la lisière. Il reste

là de longues heures se réorganisant. Les défenseurs ont remporté la première manche.

P. C. de combat

Il est là, en pleine forêt, dans une clairière. Rien ne l'annonce, il faut tomber dessus. Pas de cliquetis de machines à écrire, seul le grésillement étouffé des téléphones, dans un fourré, révèle sa présence. Le temps n'est plus des Postes de Commandement installés, loin en arrière, dans une vaste et confortable salle avec ses cartes murales, sa paperasse et ses rapports.

Ici, en pleine action, le chef est en contact direct avec la ligne de feu ce qui lui permet d'être renseigné immédiatement sur la situation et de transmettre ses ordres par oral et rapidement. Le développement accéléré des opérations, les brusques évolutions du combat obligent le chef à prendre des décisions promptes et cependant réfléchies.

Le P.C. isolé est bien défendu. Il faut le mettre à l'abri d'un coup de main de l'adversaire. Sentinelles et postes montent une garde vigilante; F.M., Mitr. barrent les voies d'accès. Même un canon d'infanterie est prêt à cueillir un char assez imprudent pour s'être hasardé dans une sente du bois.

Du reste, à la moindre alerte le P.C. s'évanouira et l'ennemi cherchera en vain à lui mettre la main dessus. Les pionniers, toujours sur la brèche, déroulent de nouvelles lignes pour empêcher tout retard dans les liaisons. Ingénuement ils camouflent les fils, les pinces de l'adversaire auront de la peine à les dénicher.

Conclusions

De longues heures, Rouge bloqué sur la lisière et dans la forêt, ne marque aucune avance. Tout au plus un coup de main lui a permis de s'emparer d'une route sur quelques centaines de mètres. Mais le gros de ses détachements est encore loin en arrière. Les défenseurs ont exécuté leur mission qui était de retenir et d'empêcher une attaque foudroyante sur des points stratégiques dont l'occupation était en cours.

A tous les échelons, cet exercice a développé l'initiative personnelle, l'esprit de décision, le mordant, la confiance dans les moyens employés et dans le terrain. Exécuté dans des conditions atmosphériques pénibles, il exigea des hommes un effort moral et physique considérable. Il a prouvé la solide formation hivernale, le haut degré de l'entraînement et la capacité de résistance de nos troupes.

Vy.

Légendes du Grand Saint-Bernard

Au mois de mai 1800, Bonaparte, Premier Consul de la République française, marchant contre les Autrichiens qui occupaient la Haute-Italie, franchit le col du Grand Saint-Bernard à la tête d'une armée de 30,000 hommes. Nominale, cette armée était commandée par le général Berthier, qui fut prince de Neuchâtel; mais, en fait, c'est bien Bonaparte qui exerça le commandement.

La route actuelle qui fait communiquer Martigny, dans la vallée du Rhône, avec Aoste et Ivry, dans la vallée de la Doire, n'existait pas encore. Seul, un chemin muletier traversait la montagne, et c'est à dos de mulet que le futur conquérant de l'Europe gravit le Saint-Bernard.

La légende s'est emparée de ce passage à dos de mulet. Bonaparte avait pris un guide à Bourg-St-Pierre, un jeune homme, Pierre-Nicolas Dorsaz. Ce dernier ignorait l'importance du personnage qu'il conduisait. Il le tenait pour un capitaine. En cours de route, il se mit à lui conter ses peines de cœur: «Il aime une voisine, mais le père la lui refuse parce qu'il est trop gueux; il lui faudrait une maison et un enclos, mais c'est une dépense de 1200 fr. et il ne les a pas. Sur quoi, le Premier-Consul, touché d'intérêt, lui verse incontinent la somme et assure ainsi à son guide le bonheur avec le mariage!»

Il y a un fond de vérité à ce récit. Voici ce qui se passa. A quelques minutes au-dessus de Bourg-Saint-Pierre, le mulet que montait le consul buta dans un passage escarpé et fit trébucher le cavalier. Le guide qui avait soin de marcher à côté et de se tenir du côté du précipice retint le consul qui ne laissa voir aucune émotion. Dès ce moment, Bonaparte engagea la conversation avec Dorsaz, lui demanda des détails sur sa famille, et combien l'on payait les guides depuis le Bourg jusqu'au Saint-Bernard. Dorsaz répondit qu'on leur donnait généralement trois francs. «Eh bien, lui dit le consul, cette fois vous aurez quelque chose en sus.»

Arrivé au Saint-Bernard, le guide qui ne connaissait pas le personnage et qui avait fait peu de cas de la promesse reçue, reprit le chemin de Bourg sans attendre de paiement. De retour à Paris, Bonaparte se souvint de son guide; il le fit chercher par le résident français près la république du Valais et il ordonna de lui acheter une maison.

Dans cet intervalle, Pierre-Nicolas Dorsaz avait trouvé les moyens d'en acheter une pour le prix de 1200 fr., somme que le résident lui remboursa aussitôt, d'après les ordres reçus de Paris.

Aujourd'hui, les conditions sont bien changées, l'automobile a remplacé le mulet et dans la partie inférieure du Val d'Entremont, un chemin de fer électrique court de Martigny à Orsières. Il a amené quelques changements dans la vallée, mais il n'a pu chasser la poésie des légendes.

Car c'est un pays fertile en légendes que le Val d'Entremont. En voici deux *) qui intéressent Orsières et le Saint-Bernard. La première fournit l'étymologie du mot Orsières.

On raconte que Saint-Martin, se rendant à Rome, passa par le Grand Saint-Bernard. Un âne portait ses provisions. On s'arrêta près d'un bois; un hameau se trouvait tout près. Le prélat goûta d'un peu de sommeil; un ours en profita pour sortir de la forêt et dévorer le baudet. Sur ces entrefaites, le saint s'éveilla, et pour punir le carnassier, il lui ordonna de transporter ses bagages pendant le reste de son voyage. L'animal obéit docilement. Pour le retour, on passa par le même chemin. Arrivé près de l'endroit où l'âne avait été égorgé, le religieux redonna la liberté à l'ours en lui prescrivant de ne faire, à l'avenir, aucun mal aux animaux qu'il rencontrait.

En souvenir de cet événement, le hameau voisin prit le nom d'Urseris ou Ursaria, d'où Orsières.

L'autre légende est plus surprenante encore:

Il y avait autrefois, dans la cave de l'hospice du Grand Saint-Bernard, un tonneau énorme. On ne se souvenait pas d'y avoir mis du vin, et on ne parvenait pas à le vider. On l'appelait «Bernard». Ce qu'il y avait de plus remarquable en Bernard, c'est qu'il donnait, par son unique boîte, tantôt du vin blanc, tantôt du rouge, suivant le désir du soutireur. Quand celui-ci désirait du vin blanc, il disait: «Bernard, donne du blanc.» Quand il voulait du rouge: «Bernard, donne du rouge.» Il tournait le robinet et il en sortait le vin demandé.

On voulut voir l'intérieur de ce vase phénoménal, et qu'y trouva-t-on? Deux grosses grappes de raisin (l'une de blanc, l'autre de rouge), fraîches comme si elles avaient été récemment cueillies. Le vase fut de nouveau fermé, mais à partir de ce moment, il ne donna plus une goutte de vin.

Dans le langage populaire, on disait la *bosse* du Saint-Bernard, mot augmentatif de *bosset* qui signifie tonneau; la *bosse* est un gros tonneau. On entend encore, dans le Val d'Entremont, une expression passée en proverbe; quand une chose paraît inépuisable, on dit: C'est comme la *bosse* de Saint-Bernard.

X.

*) Tirées du volume «Légendes du Bas-Valais».